Document généré le 24 avr. 2024 08:25

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

[Georges-André Vachon]

Georges-André Vachon

Volume 10, numéro 3 (57), mai–juin 1968

Les écrivains et l'enseignement de la littérature

URI : https://id.erudit.org/iderudit/60356ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Vachon, G.-A. (1968). [Georges-André Vachon]. *Liberté, 10*(3), 96–97.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1968

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ou langue de communication, mais du point de vue de la création en littérature (est-ce qu'on dit: de l'expression?) je crois qu'il n'a aucune valeur.

georges-andré vachon:

J'estime que cette surestimation du joual correspond, en fait, à un comportement tout à fait typique d'intellectuels de gauche.

L'homme d'ici se sent très loin de certaines réalités et il les surestime pour se donner bonne conscience ou en tout cas pour calmer sa mauvaise conscience. En fait, le problème dont il est question ici, c'est un problème qui est vécu dans beaucoup de peuples autres que le nôtre. Par exemple, on sait que dans les pays de langue allemande, parce que la langue allemande est une langue très mal unifiée, il existe deux niveaux de langue. Alors, tous les professeurs d'université, tous les écrivains parlent d'une part, par exemple, font leurs cours dans une chaire à Bâle ou ailleurs, font leurs cours en allemand universel et dès qu'ils descendent de chaire ils tombent dans le flatdeutch enfin, dans une langue qui est l'équivalent de la langue bourgeoise. Et je pense que là-bas on ne valorise pas officiellement le flatdeutch.

De la même manière ici nous avons deux niveaux de langue. Moi, quand je descends de la chaire, en tout cas, quand je prends un taxi, par exemple, il m'arrive spontanément de parler une espèce de joual avec un chauffeur de taxi.

Nous n'avons pas, nous intellectuels d'un bord ou de l'autre, à le cultiver, il vit par lui-même.

Tout ce que nous avons à proposer, semble-t-il, c'est une norme et il semble que la norme, on ne doit pas la trouver ailleurs que dans une littérature où la norme est connexe, dans la littérature française. Il me semble qu'elle repose encore le problème que Jacques Allard débattait tout à l'heure. Je pense que c'est avant tout dans les textes français qu'on rencontre une norme nette beaucoup plus que dans les textes canadiens.

En terminant, je reviens quand même sur un exemple que Gérald Godin a retenu tout à l'heure. Il a parlé du roman de Ahmadou Kourouma. Je connais assez bien l'auteur puisque c'est justement à cet auteur que nous avons décerné le prix de la revue *Etudes Françaises*. Eh bien, je tiens à signaler que Kouroma est donc un ivoirien et un ivoirien d'après les années 39, donc quelqu'un qui n'a pas connu l'époque du lycée français. Et je tiens à souligner que Kourouma en tout cas n'est pas quelqu'un qui fait du français marginal par coquetterie. Et au contraire. Si cet homme-là pouvait écrire dans un français encore plus normal, il le ferait. Et tout son effort au contraire est pour normaliser sa langue. Mais il se fait que c'est un homme qui arrive à nourrir le français universel de tout ce que sa culture originelle peut lui apporter. Je pense que son cas est très différent de ce que présente le cas ici.

Laurent Santerre:

Tout le monde parle du joual. On ne connaît pas le joual. M. Godin disait tout à l'heure que la langue ici n'avait pas de syntaxe, de morphologie, etc. Ça m'étonne beaucoup. Alors ce n'est pas une langue? Or, c'est une langue. Mais on ne la connaît pas. Il faudrait faire une enquête pour savoir ce qu'est le joual et là vous trouveriez des éléments très valables et d'autres que vous seriez d'accord tous pour éliminer. En attendant, c'est parfait. Donc, on ne peut pas parler dans l'abstrait du joual et de la littérature. D'ailleurs c'est peut-être un faux problème. Vous avez, M. Godin, une attitude très punitive vis-à-vis ceux qui ont une attitude punitive vis-à-vis la langue joual. Je vous entendais: vous parlez très bien français et c'est admirable.

Il y a ceci: cette attitude moralisatrice est déplaisante, je le reconnais. C'est l'attitude normative ordinaire qui a toujours existé dans toutes les langues. Il y a toujours eu une grammaire des langues. Il y a toujours eu des écarts dans la grammaire des langues. Et ceux qui proposaient la grammaire normative — et il y a beaucoup, je dirais, de paliers dans la